

**Fouad**  
**Laroui**



**PLAIDOYER POUR  
LES ARABES**

MIALET



BARRAULT

En 1884, Gustave Le Bon écrivait : « Au point de vue des civilisations, bien peu de peuples ont dépassé les Arabes. » Du VII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, la civilisation arabe a été en avance sur toutes les autres, innovant dans tous les domaines. Mais, par ignorance, racisme ou ethnocentrisme, ces avancées sont aujourd'hui niées ou minimisées. Ainsi s'est creusé ce profond fossé entre l'Occident et les Arabes qui nourrit aujourd'hui la méfiance, le ressentiment et l'incompréhension réciproque.

Dans ce plaidoyer vibrant et argumenté, Fouad Laroui tente de redonner à la civilisation arabe la place qui est la sienne, tout en demandant aux pays arabes de redevenir dignes de leur passé.



Fouad Laroui est l'auteur d'*Une année chez les Français* (2010), de *L'Insoumise de la Porte de Flandre* (2017) et de *Dieu, les mathématiques, la folie* (2018). Il a reçu la Grande Médaille de la Francophonie de l'Académie française et le prix Goncourt de la Nouvelle. Il vit entre Paris et le Maroc.

# Plaidoyer pour les Arabes

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Julliard

- Les Dents du topographe*, roman, 1996  
*De quel amour blessé*, roman, 1998  
*Méfiez-vous des parachutistes*, roman, 1999  
*Le Maboul*, nouvelles, 2000  
*La Fin tragique de Philomène Tralala*, roman, 2003  
*Tu n'as rien compris à Hassan II*, nouvelles, 2004  
*La Femme la plus riche du Yorkshire*, roman, 2008  
*Le Jour où Malika ne s'est pas mariée*, nouvelles, 2009  
*Une année chez les Français*, roman, 2010  
*La Vieille Dame du riad*, roman 2011  
*L'Étrange Affaire du pantalon de Dassoukine*, nouvelles, 2012  
*Les Tribulations du dernier Sijilmassi*, roman, 2014  
*Les Noces fabuleuses du Polonais*, nouvelles, 2015  
*Ce vain combat que tu livres au monde*, roman, 2016  
*L'Insoumise de la Porte de Flandre*, roman, 2017  
*Chroniques de l'autre rive*, 2019

Chez d'autres éditeurs

- La Meilleure Façon d'attraper les choses*, livres pour enfants, Yomad, 2001  
*Verbannen woorden*, poésie, Vassallucci, Amsterdam, 2002  
*Chronique des temps déraisonnables*, Emina Soleil, 2003  
*Hollandse woorden*, poésie, Vassallucci, Amsterdam, 2004  
*De l'islamisme – Une réfutation personnelle du totalitarisme religieux*, Robert Laffont, 2006  
*L'Eucalyptus de Noël*, livre pour enfants, Yomad, 2007  
*Des Bédoins dans le polder*, essai, Zellige, 2011  
*Le Drame linguistique marocain*, essai, Zellige, 2011  
*Le Jour où j'ai déjeuné avec le diable*, chroniques, Zellige, 2012  
*Du bon usage des djinns*, chroniques, Zellige, 2014  
*Une lecture personnelle d'Averroès*, leçons, Éditions universitaires d'Avignon, 2014  
*D'un pays sans frontières – Essais sur la littérature de l'exil*, Zellige, 2015  
*Lumières marocaines*, livre d'art, Langages du Sud, 2018  
*Dieu, les mathématiques, la folie*, essai, Robert Laffont, 2018

Fouad Laroui

# Plaidoyer pour les Arabes

Vers un récit universel

*essai*

Mialet-Barrault Éditeurs

© Flammarion, 2021  
ISBN : 978-2-0802-3215-1

## Avant-propos

Pourquoi ce livre ? Parce qu'il y a de quoi être excédé quand on est pris entre deux feux, tous les jours, depuis des décennies : d'un côté le racisme, l'ignorance et ceux qui confondent « Arabe » et « islamiste » ; de l'autre, *certain*s Arabes, qui leur facilitent la tâche, par leur esprit borné ou leur fanatisme religieux. La partie n'est pas simple – et les coups pleuvent des deux côtés, pour celui qui est pris, à son corps défendant, dans les feux croisés.

Pourquoi maintenant ? Parce qu'il y a un mouvement, plutôt un frémissement, en Europe – en particulier en France et en Espagne – en faveur de la prise en compte des Arabes et de leur langue dans l'enseignement. Inutile d'ajouter que ce genre d'initiatives est combattu avec vigueur par tous ceux pour qui « ces gens-là, monsieur », n'ont rien à voir avec nous, ils ne sont pas « de notre monde », littéralement.

En France, en octobre 2020, deux jours après que le président de la République eut affirmé (dans son

fameux « discours contre le séparatisme ») être en faveur de l'enseignement de la langue arabe, le ministre de l'Éducation nationale estima qu'il fallait « avoir l'esprit ouvert et une approche républicaine de ce sujet ». Il précisa que la langue arabe devait être « détachée de l'enjeu religieux ». Un ancien ministre proposa de revoir la façon dont on l'enseigne – ce qui est une excellente idée, on verra plus loin pourquoi. Certains l'accusèrent de vouloir imposer la langue du Coran à tous les petits Français.

En réalité, la question n'est pas tant celle de la langue que celle de la façon dont on raconte l'Histoire, en général, ou celle de la philosophie, celle des sciences, etc.

Il ne s'agit donc pas de communautarisme ou de l'enseignement d'une langue sacrée mais de l'exact contraire. Tout d'abord, en intégrant les Arabes dans le récit du monde, on intègre *ipso facto* ceux d'entre eux qui sont en Europe dans un récit européen élargi, enrichi, inclusif (c'est donc le contraire du communautarisme). Quant à leur langue, ou celle de leurs aïeux ou ancêtres, il ne s'agit pas d'apprendre un idiome sacré mais une langue profane qui a produit de la poésie irrévérencieuse, de la science et de la philosophie de haute tenue. On peut trouver là d'excellents textes qui n'ont aucun rapport avec un endoctrinement religieux – qui en prennent même parfois le contrepied. Il y a des libres-penseurs partout.

Ce plaidoyer pour les Arabes vise donc trois buts : dénoncer le rejet et la détestation auxquels ils sont



en butte quotidiennement, en montrant l'ignorance et la mauvaise foi qui les motivent ; esquisser la voie d'une renaissance des Arabes par le rejet de la bigoterie et l'ouverture aux sciences ; enfin, et c'est le plus important, plaider pour l'intégration des Arabes dans l'Histoire universelle – telle qu'on la raconte aujourd'hui en Occident.

Cette intégration, la simple honnêteté intellectuelle la demande, le bon sens l'exige. Il n'y a que des bénéfices, pour tout le monde, à opérer une telle révolution culturelle. N'est-elle pas le contraire de ce « séparatisme » qui inquiète, à bon droit, nombre de républicains ? N'est-elle pas la meilleure façon de refaire de la Méditerranée une *mare nostrum* ?

Mais avant d'arriver au cœur de l'argumentation, il est nécessaire de procéder à quelques éclaircissements.

De quoi, de qui parle-t-on ?



## Définitions

### Les Arabes

Qu'est-ce qu'un Arabe ? Notons d'emblée qu'on ne peut pas en donner une définition juridique : ce mot (un Arabe) n'a aucune valeur légale (à l'inverse du Français, ressortissant de cet État qu'est la France).

On ne peut pas non plus en donner une définition « raciale » : les races n'existent pas, il n'y a qu'une espèce, l'espèce humaine.

Mais alors – tentons une définition extensive – qui sont *les Arabes* ? « Tous ceux qui parlent arabe », répondait simplement Jacques Berque, après une longue réflexion ; tous ceux qui se revendiquent comme tels, suis-je tenté de dire, instruit par l'exemple du Maghreb, où certains se disent Arabes et d'autres non. Les deux définitions se rejoignent dans celle que donnait le poète palestinien chrétien Jabra Ibrahim Jabra (1920-1994) : « Quiconque s'exprime en arabe et se sent Arabe. »

Selon une encyclopédie, « le mot désigne à l'origine les habitants de la péninsule arabe [...] mais il est aujourd'hui utilisé pour désigner des populations liées par la pratique de la langue arabe ».

Juan Vernet dit la même chose, puisqu'il précise d'emblée : « [...] le mot "arabe" ne renvoie pour moi ni à une ethnie, ni à une religion, mais à une langue ; celle qu'employèrent des Arabes, des Perses, des Turcs, des Juifs, des Espagnols [...] <sup>1</sup>. » Lorsque le penseur Al-Afghani (1838-1897), qui était Perse iranophone et dont le patronyme signifie « l'Afghan », parle du « peuple arabe <sup>2</sup> », il s'y inclut très naturellement.

La question de la langue est donc importante, à plus d'un titre.

Si Al-Andalus fait encore rêver, c'est parce que les trois religions abrahamiques ont su y créer une civilisation raffinée dont l'arabe était la langue commune – il y avait au moins cette unité-là, incontestable. Pendant des siècles, elle fut à Damas, à Bagdad, au Caire *la* langue de la culture et du savoir scientifique. Le cinquième calife omeyyade, Abd al-Malik, avait décrété, vers 690, que l'arabe serait désormais la langue officielle de l'Empire. « L'adoption d'une langue commune a assuré pendant ces sept siècles la *continuité* des recherches, d'un foyer de culture à un autre, au sein du vaste espace musulman <sup>3</sup>. »

---

1. Vernet, 1978, p. 13.

2. Al-Afghani, 1883, p. 53.

3. Jacquart, 2005, p. 11.

L'érudit persan Biruni (973-1048) l'exprime de belle façon : « Les sciences venues des diverses parties du monde ont été traduites en langue arabe ; par ce moyen elles ont été embellies et ont pénétré le cœur des hommes, tandis que les beautés de cette langue coulaient dans leurs veines et leurs artères. »

Certes...

Mais cette langue admirable « rata » deux siècles *qu'il ne fallait pas rater* – c'est ce que je voudrais montrer ici – et peut-être est-elle aujourd'hui une partie du problème... Mais il faut être ici très précis : il ne s'agit pas des élucubrations de Renan sur l'incapacité congénitale des langues sémitiques à « saisir la science ». Il s'agit de deux choses très concrètes : 1. la question des nomenclatures scientifiques ; 2. la question de la diglossie. Cela sera abordé dans la deuxième partie de cet essai.

### Arabes ou musulmans ?

De quoi parlerons-nous ici ? Des Arabes ainsi définis (par la langue) ? Pas vraiment. Une certaine confusion est ici inévitable. La civilisation « arabe » d'hier serait plus correctement désignée comme « islamique » – parce que liée à l'Empire islamique. Il y a un paradoxe là-dedans. « L'Islam est communément vu comme l'élément qui détermine l'être historique des Arabes alors qu'en fait, à l'exception d'une

très courte période, il n'a jamais été à dominante arabe<sup>1</sup>. »

En revanche, quand nous parlerons des Arabes d'aujourd'hui ou de demain, en l'absence d'un Empire islamique, il s'agira plutôt des habitants des pays de la Ligue arabe, qui ont en commun un passé glorieux et une langue.

Cette « réduction » assez habituelle est illustrée par ce titre de l'hebdomadaire *Le Point* (n° 2229, du 27 mai 2015, p. 40) : « De Mahomet à la Ligue arabe ». Dans l'autre sens, le Syrien Muhammad Kurd Ali (1876-1953), une des figures du mouvement de renaissance arabo-islamique (la *nahda*), ne fait quasiment aucune distinction entre « Arabe » et « musulman » dans son classique *Al-islam wa l'hadara al-'arabiyya* (1934), lui qui était né d'une mère circasienne et d'un père kurde... L'imprécision, dans ce domaine, est habituelle.

On peut d'ailleurs se demander tout de suite si « les Arabes » peuvent constituer un objet de recherche. Y a-t-il un monde arabe ? « Y a-t-il une culture arabe contemporaine<sup>2</sup> ? » « Y a-t-il un État [arabe idéaltypique] ou des États arabes<sup>3</sup> ? » « Y a-t-il une mentalité arabe<sup>4</sup> ? » Questions légitimes, dont on ne traitera pas ici. On postulera simplement que l'Arabe existe, à la façon du monsieur Blot de Pierre Daninos ou de l'Américain moyen de Paul Mousset.

---

1. Laroui, 1999, p. 14.

2. Berque, 1974, p. 14.

3. Laroui, 1997, p. 59.

4. Patai, 1973, p. 16.

## Islam et islam

Quant aux termes qui sont liés au mot « islam », ils requièrent quelques précisions : l'islam, avec un I majuscule, représente la *civilisation* dite islamique ou arabo-islamique. Des peuples très divers, en particulier les Perses, les Turcs, les Indiens, les Berbères, les habitants originels de la péninsule Ibérique, ont participé à des titres divers à cette civilisation ; des chrétiens, des juifs, des sabéens, des zoroastriens, également. Pour ne donner qu'un seul exemple, la prestigieuse triade Al-Kindi, Farabi, Avicenne, si importante dans l'histoire de la civilisation islamique, se compose respectivement d'un Arabe, d'un Turc et d'un Persan.

Ce fait bien connu permet souvent au racisme anti-arabe de se donner libre cours dans l'Histoire des sciences. « Enfin, [Renan] ajoute au préjugé “illuministe” le racisme qui commençait à se chercher un fondement biologique, et explique toutes les innovations qu'il doit concéder au monde islamisé par l'origine persane, donc “aryenne”, des penseurs produits par celui-ci<sup>1</sup>. » Effectivement, Renan écrit : « Tel est ce grand ensemble [...] que l'on a coutume d'appeler arabe, parce qu'il est écrit en arabe, mais qui est en réalité gréco-sassanide<sup>2</sup>. » Mais Renan se contredit dans la même page en citant trois Arabes illustres : « Ibn-Badja, Ibn-Tofaïl, Averroès élèvent la pensée

---

1. Brague, 1992, p. 112.

2. Renan, 1883, p. 31.

philosophique, au XII<sup>e</sup> siècle, à des hauteurs où, depuis l'Antiquité, on ne l'avait point vue portée. »

Parler aujourd'hui d'« Islam » n'a peut-être que peu de pertinence. Peut-être faudrait-il parler de « mondes musulmans ». L'étendue et le morcellement des territoires, la diversité des populations concernées, les écoles juridiques distinctes, les rivalités parfois sanglantes entre sunnites et chiites, etc., tout cela plaide davantage en faveur du pluriel que du singulier.

L'islam, avec un i minuscule, représente la religion. Cependant, il faudrait sans doute introduire une distinction entre islam-religion et islam-foi. « Le Coran lui-même érige une distinction entre *islam* et *iman*, c'est-à-dire entre l'objectivation sociale du système et son intériorité<sup>1</sup>. » Il est en fait impossible de parler de la foi, encore moins de la critiquer : c'est, littéralement, de l'ordre de l'indicible. Qui peut sonder les cœurs ? Mais de la religion, où il s'agit de choses concrètes, de commandements et d'interdits, oui, on peut en parler, on peut argumenter, critiquer à l'occasion.

L'avantage de donner ces définitions est qu'on entrevoit tout de suite l'étendue et la complexité du problème.

Par exemple, quand on demande si un islam humaniste (ou démocrate, ou pluraliste...) est possible, de quoi parle-t-on ? Dire que l'islam est arriéré

---

1. Berque, 1980, p. 20.



ou qu'il est incompatible avec ceci ou cela n'a aucun sens tant qu'on n'a pas précisé de quelle définition on use. Encore une fois : de quoi parle-t-on ?

S'ajoute à cela le fait déplorable mais avéré que beaucoup de ceux qui se disent musulmans n'ont qu'une idée très approximative de ce dont ils parlent. Arkoun pestait contre « les fausses connaissances érigées en dogmes fondateurs de ce que les "croyants" appellent uniment l'islam, malgré les grands fracas idéologiques [...] <sup>1</sup> ».

### Les mots et les choses... et le temps

Quand « l'islam » et « le christianisme » deviennent des notions atemporelles et homogènes, que peut-on dire de leurs rapports ? Un jour, à Amersfoort, un chrétien pratiquant m'a affirmé que « l'islam » était contre la science et donc inadapté à l'Europe. J'ai dû lui rappeler que l'Église, un des piliers de l'Europe (les fameuses « valeurs judéo-chrétiennes »...), avait condamné Copernic, Kepler et Galilée, et mis à l'Index Descartes et même le très catholique Pascal... Beau tableau de chasse ! Mais ce genre de polémique n'a aucun sens si on ne met pas des dates en face des faits. (Louis Aragon disait quelque chose comme : « Il faut mettre une date après chacune de mes phrases, quand on les cite, sinon on ne comprend rien... »)

---

1. Arkoun, 2006, p. 251.

En particulier, dire quoi que ce soit de l'islam (la civilisation) sans donner une date est une erreur logique : l'islam se déploie dans le temps, à partir de la ville-État de Médine en l'an 622 ; il passe à Damas vers 661 à l'époque des Omeyyades et s'imprègne de conceptions chrétiennes byzantines (cette imprégnation avait bien sûr déjà commencé du vivant de Mahomet, il s'agissait alors des idées religieuses juives et chrétiennes) ; ensuite il se donne, en 750, Bagdad pour capitale et s'ouvre encore davantage aux idées « mondiales » : la Perse, l'Inde exercent une influence considérable.

Au cours des siècles qui suivent, l'islam d'Occident prend un caractère particulier, en Andalousie. Sa pensée, sa philosophie se modèle sur l'évolution des idées scientifiques. L'islam d'Orient poursuit sa voie propre. Bagdad est conquise (détruite, en fait) en 1258 par les Mongols descendants de Gengis Khan... qui se convertissent à l'islam. Puis ce sera les Mamelouks, les Ottomans, etc.

Au cours de toutes ces péripéties, plusieurs courants intellectuels naissent, se développent ou meurent. Certains sont franchement rétrogrades, d'autres étonnamment « progressistes ».

Pour ne prendre qu'un exemple, du temps des Omeyyades, c'est-à-dire entre l'an 661 et l'an 750, il y avait dans l'islam trois conceptions différentes du monde : celle des dirigeants omeyyades eux-mêmes, bâtie sur l'idée de *prédestination* ; celle de leurs ennemis jurés, les kharidjites, qui maniaient le *takfir* (l'excommunication de tous ceux qui ne pensaient

pas comme eux) ; et celle de Hassan al-Basri et de ses élèves, qui admettaient le libre arbitre de l'homme. Un élève de Hassan al-Basri, Wâsil ibn Atta, crée la première école rationaliste de l'Islam, les mutazilites ; et ce rationalisme allait devenir religion d'État en 827, sous le calife Al-Mamoun et deux de ses successeurs.

Quant à la religion elle-même, dont on pourrait croire que, ramassée en quelques dogmes, en quelques « piliers », elle soit inaltérable, ce n'est pas le cas : le mot « islam » recouvre des acceptions différentes au cours du temps. Sadik Jalal al-Azm l'exprime ainsi <sup>1</sup> : « L'islam en tant que religion appartenant à une histoire mondiale s'étendant sur quatorze siècles a réussi à s'implanter dans une grande diversité de sociétés, de cultures et de modes de vie, du nomadisme tribal au capitalisme industriel, en passant par le centralisme bureaucratique, le féodalisme agraire et le mercantilisme. Au regard de ces faits historiques, il devrait être [...] clair que l'islam a dû être très souple, adaptable et malléable, interprétable et révisable à l'infini, afin de survivre et de s'étendre sous des conditions aussi contradictoires et dans des circonstances aussi variées que possible. »

On peut s'arrêter ici pour comprendre à quel point des assertions du genre « l'islam est ceci ou cela » n'ont pas grand sens puisque, à l'intérieur de l'Islam, du monde islamique, les conceptions du monde sont très différentes, et ce, dès les origines.

---

1. *Le Monde diplomatique*, 1/9/1999, p. 16-17.

On peut y trouver, à n'importe quelle époque, tout et son contraire. « Alors, une nouvelle fois, se vérifiera formellement la proposition "l'islam est de tous les temps" précisément parce qu'il ne s'agit pas du même islam : le mot désigne [...] une réalité chaque fois nouvelle<sup>1</sup>. »

Dans le recueil appelé *Les Quarante de Nawawy*, il y a ce commandement très humaniste : « Quand tu ne sais pas si quelque chose est licite ou interdit, fais ce que t'indique ton cœur », qui serait incompréhensible pour un islamiste d'aujourd'hui, à la recherche de certitudes dûment couchées sur le papier. Et le tout premier principe de Nawawy (qui est un *hadith*) dit ceci : « Les actions ne valent que par leur intention. » Comment concilier cela avec l'orthopraxie bornée de ceux qui ne jugent les actions que par leur conformité avec une liste d'interdits ?

Autre exemple : quand un polémiste (S. Gouguenheim) affirme l'incompatibilité de l'islam et de la philosophie grecque, on peut se demander de quel islam il parle. Est-ce celui du *qadi* (juge musulman) Ibn Roshd, pour qui Aristote était le Maître indépassable, qu'il commenta et expliqua minutieusement, au point qu'on le désignait parfois, pendant le Moyen Âge chrétien, comme « le Commentateur », tout simplement ?

Une chose est sûre : pour parler avec pertinence des Arabes, il faut au moins se donner la peine d'étudier leur passé et leur présent. Ce n'est qu'à ce prix

---

1. Laroui, 1974, p. 102.

qu'on peut tenter d'imaginer leur avenir. Mais ce n'est pas chose facile. Leur passé est comme voilé, rendu invisible par cette espèce de détestation universelle qui laisse parfois pantois.

Voyons cela.



# I

Pourquoi tant de haine (et d'ignorance) ?





## Ignorance... ou cécité volontaire ?

Les Arabes ont un passé glorieux mais il semble que son souvenir a disparu, au point que beaucoup ignorent même qu'il a existé.

### « Nous ne devons rien aux Arabes »

Je me souviens d'un incident curieux qui se produisit en 2004 en Angleterre. Un célèbre animateur de télévision, Robert Kilroy-Silk, fut renvoyé par la BBC pour avoir publié dans le *Sunday Express* un article intitulé « *We owe Arabs nothing* » – soit : « Nous ne devons rien aux Arabes. » La décision de la BBC était inéluctable non pas à cause du déluge de lettres indignées qu'elle reçut (elle aurait pu faire le dos rond, elle en a l'habitude) mais à cause du petit nombre de messages sereins, précis et parfaitement informés qui lui montrèrent qu'en réalité « nous » devons beaucoup aux Arabes. Autrement dit, Kilroy-Silk n'avait pas commis un crime (le

racisme) mais une faute (l'ignorance) – et nous savons depuis Fouché que c'est pire.

Dépité, il confia quelque temps après – le temps de se renseigner... – que son erreur avait été de n'avoir pas utilisé les temps grammaticaux adéquats. « J'aurais dû dire : les Arabes nous ont énormément apporté, autrefois ; aujourd'hui, plus rien. Ainsi, je n'aurais pas perdu mon *job*. »

Mais cette méconnaissance des Arabes par Kilroy-Silk est loin d'être une exception... On pourrait même dire que c'est la règle. Les exemples sont légion.

## Ignorance

Il y a quelques décennies, à Paris, René Étiemble essaya en vain d'intéresser le jury d'agrégation de sociologie à Ibn Khaldoun. Même Raymond Aron resta silencieux. Il connaissait sans doute le nom du génie protéiforme (du moins, je le suppose) mais, comme l'écrit Cheddadi : « Ibn Khaldoun est [...] l'historien musulman le plus célèbre en Occident. [C'est-à-dire que certains connaissent son nom...] Paradoxalement, il reste encore mal connu. » Et pourtant il y eut « la découverte émerveillée d'Ibn Khaldoun par Sylvestre de Sacy au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> ».

---

1. Ibn Khaldoun, 1377, p. IX.

Quand on lit ses livres, on comprend pourquoi Aron resta silencieux ce jour-là. Dans la première de ses *Dix-huit leçons sur la société industrielle*, il entreprend de définir la discipline dont il s'occupe : « Il m'a paru convenable de consacrer cette première leçon à des considérations générales sur la nature de la sociologie <sup>1</sup>. » Après plusieurs pages de réflexions, le premier nom tombe : c'est Durkheim, p. 18. Max Weber le suit de près, p. 19, coiffant d'un cheveu Auguste Comte. Les autres favoris arrivent ensuite, dans l'ordre : Montesquieu, Tocqueville, etc. Quelques outsiders pointent le bout du nez, comme Machiavel et Renan pour sa *Réforme intellectuelle et morale de la France*. Des appréciations distinguent Durkheim et Weber (« les sociologues les plus authentiques », p. 22) et Lévi-Strauss (*Les Structures fondamentales de la parenté* sont « un modèle de science sociologique », p. 24). Léon Brunschvicg n'est cité que pour avoir écrit que « le sociologue par excellence est Montesquieu ». Aucune trace d'Ibn Khaldoun.

André Miquel, son contemporain exact par les dates de naissance et d'élection au Collège de France, dira tout autre chose : « Tout le monde s'accorde aujourd'hui pour décerner à Ibn Khaldoun le titre de précurseur, et même de fondateur, de quelques-unes de nos sciences humaines : géographie économique ou politique, sociologie, philosophie de l'histoire [...] <sup>2</sup>. » Mais il faut dire que Miquel était

---

1. Aron, 1962, p. 13.

2. Abdesselem, 1983, p. 5.

arabisant – il était passé de l'autre côté du miroir. *Il voyait l'Autre.*

Si Aron avait prétendu donner un panorama de la sociologie européenne des deux derniers siècles (1750-1950, puisqu'il a donné ces leçons à la Sorbonne en 1955-1956), tout cela aurait été parfait, à l'année près – Montesquieu a publié *De l'esprit des lois* en 1748 et Lévi-Strauss ses *Structures fondamentales* en 1949. Mais non : le titre de la leçon est *De la sociologie*, point. Une demi-douzaine d'Européens l'ont pensée tout entière.

Le plus étonnant est que, quand Aron distingue cette discipline par rapport aux autres sciences sociales, il le fait en des termes qui rappellent fortement... Ibn Khaldoun !

Voici ce qu'il écrit : « La première réponse consisterait à définir l'originalité de la sociologie par la volonté de rigueur scientifique, par le souci, les scrupules de méthode, par l'effort pour ne rien affirmer que l'on ne soit sûr d'avoir démontré » (p. 17).

Et voici ce qu'écrivait Ibn Khaldoun six siècles auparavant, à propos de la science nouvelle qu'il entendait fonder : « Elle consiste à méditer, à s'efforcer d'accéder à la vérité, à expliquer avec finesse les causes et les origines des faits, à connaître à fond le pourquoi et le comment des événements. » Puis il reproche aux historiens de relater des faits sans procéder à une critique des sources qu'ils utilisent et sans objectivité. Enfin (et surtout), il leur reproche de ne

pas inscrire les « faits » dans leur contexte, en comparant et en prenant en compte les changements sociaux.

Raymond Aron aurait pu rapprocher cette idée, au-delà des siècles, d'une réflexion de son cher Durkheim : « L'Histoire ne peut être une science que dans la mesure où elle explique, et l'on ne peut expliquer qu'en comparant... Or, dès qu'elle compare, l'Histoire devient indistincte de la sociologie<sup>1</sup>... »

Encore récemment, quand un des mandarins de la sociologie, Alain Touraine, docteur *honoris causa* de quinze universités, esquisse un profil de sa discipline, il cite Montesquieu, Rousseau, Hegel, Adam Smith, Tocqueville, Marx, Spencer, Durkheim, Weber, Horkheimer et Marcuse (et même le biologiste François Jacob)... mais pas Ibn Khaldoun<sup>2</sup>.

En 1377, ce dernier avait pourtant annoncé l'avènement d'une nouvelle science, *ilm al-ijtima*, soit « la science de la société » – la sociologie ; et il en avait sur-le-champ donné quelques principes. Mais non : pour Touraine, on n'a jamais pensé la société qu'en Allemagne, en France et un peu en Écosse.

Emmanuel Le Roy Ladurie, titulaire d'une chaire d'Histoire au Collège de France, docteur *honoris causa* de seize universités (toutes européennes ou américaines), accomplit même une sorte d'exploit puisqu'il réussit à évoquer la notion d'esprit de corps en ne citant que Moisei Ostrogorski (1854-1921),

---

1. Durkheim, 1896, p. 32.

2. Touraine, 2014, p. 239.

sans la moindre allusion à Ibn Khaldoun et à sa lumineuse analyse de la *'asabiyya* – l'esprit de corps<sup>1</sup>...

On entend rugir Étiemble dans *Ouverture(s) sur un comparatisme planétaire* : « Et ces agrégés, ces membres du jury d'agrégation, avaient l'impudence de se prétendre "philosophes" alors qu'ils ignoraient équitablement [...] Ibn Khaldoun [...] et Ibn Roshd [...] »<sup>2</sup>.

Quand Jean Duvignaud écrit un texte intitulé *Les Sciences humaines* (tout simplement), il aligne « les suspects habituels » : Marx, Rousseau, Durkheim, Fichte, Hegel, Foucault, Saint-Simon, Weber, Lévi-Strauss, Balandier, Mauss, etc. Miracle : il cite Ibn Khaldoun dans une petite note<sup>3</sup> ! Hélas, c'est pour immédiatement le renvoyer dans les limbes, de façon assez méprisante : « Un philosophe arabe, Ibn Khaldun, qui vivait au XIV<sup>e</sup> siècle dans le Maghreb, a eu une intuition comparable. [...] Mais *il est évident* [c'est nous qui soulignons] que l'information scientifique de Montesquieu était plus vaste [qu'en sait-il ?] et qu'on y trouve l'idée d'une science comparée des systèmes sociaux, inséparable de l'ethnologie et de la sociologie contemporaine. » Cette dernière phrase, par ailleurs alambiquée, prouve que Duvignaud ignorait complètement la pensée d'Ibn Khaldoun ; mais il lui suffit de le « comparer »

---

1. Le Roy Ladurie, 2014, p. 256.

2. Étiemble, 1988, p. 47.

3. Duvignaud, 2014, p. 411.

à Montesquieu pour que l'impudent « philosophe arabe » s'évanouisse instantanément, comme un mirage.

Dans le même recueil, un autre auteur<sup>1</sup> entend traiter des *Sciences sociales*. Il accorde généreusement deux pères à la sociologie : Émile Durkheim et Max Weber. Voilà qui est excellent du point de vue de la réconciliation franco-allemande ; mais si le même auteur avait pris la peine de lire ne serait-ce que les premières pages de la *Muqadimmah*, il aurait appris qu'un autre larron avait annoncé, cinq siècles avant les deux pères putatifs, la naissance d'une nouvelle science, comme nous l'avons vu plus haut : une « science autonome » (*mustaqill bi-nafsih*), dont l'objet (*mawdhû*) spécifique était la société humaine (*al-ijtimâ' al-insânî*). Son objectif essentiel était d'expliquer – il s'agit bien de « science » et non de chronique ou de rhétorique<sup>2</sup> – ce qui caractérise les sociétés humaines et leur organisation, le monde rural (*al-'umrân al-badawî*) des nomades, des semi-nomades et des sédentaires, ainsi que celui des villes (*al-'umrân al-hadhari*).

Voilà qui répond déjà à une partie de la question qui, selon Bastien François, constitue « le même problème » que toutes les sciences sociales, en dépit de leur diversité, affrontent : « Doit-on (et peut-on) penser l'homme et la société comme des entités distinctes<sup>3</sup> ? » En effet, la distension du lien social,

---

1. François, 2014, p. 800.

2. Ibn Khaldoun, 1377, p. 256.

3. François, 2014, p. 802.

N° d'édition : L.01ELJN000961.N001  
Dépôt légal : mai 2021



